

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue 25 Mai n. 67.

HONNEUR ET PATRIE.

PRIX

de

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

L'abonnement est de 3 francs par mois.

—————

ALMANACH FRANÇAIS.

Lundi 3 — Bataille d'Engerhoff (Autriche), par Napoléon, 1809.

Mardi 4 — Bataille de Châtillon (Vendée), par le général Westerman, 1793.

MONTEVIDEO.

REMARQUE IMPORTANTE.

Il y a aujourd'hui SEPT jours qu'Oribe a assuré qu'il serait dans QUINZE jours à Montevideo.

BIENFAISANCE ET HUMANITÉ DE M. PICHON.

Notre compatriote, INFORGUES, né à Andres, près de Tarbes, département des Hautes-Pyrénées, privé de ressources, avant la formation de la Légion dont il n'a jamais fait partie, fut, par commisération, présenté et reçu dans l'hôpital par M. Martin de Moussy, à la date du 16 Juin, dernier.

Une maladie chronique et mortelle l'enleva, malgré tous les soins qui lui furent administrés, le 2 juillet dernier.

Extrait mortuaire de notre malheureux compatriote fut aussitôt dressé et envoyé par le médecin de service à M. le consul général de France, afin qu'il pût servir à sa sépulture, et donnât aux parents du défunt copie de l'extrait mortuaire; mais le Consul répondit qu'il ne pouvait entendre cette observation ni y répondre.

Touche de compassion, M. le Colonel de la Légion Française a fourni un cercueil, et

PUILLETON.

SOUVENIRS DE FRANCE.

CORRESPONDANCE.

Un de mes bons amis, que j'ai laissé à Paris, M. J. de T., m'a envoyé, dans une de ses dernières lettres, la correspondance suivante, avec quelques vers adressés, avant son départ pour un voyage, à une amie d'enfance. Pendant son voyage, il eut une de ces passions, qu'on ne supporte qu'à vingt ans, pour une femme de trente ans; il ne la connaissait pas, comme eût pu la connaître notre célèbre romancier, M. de Balzac; cela lui servira d'excuse. La correspondance que nous publions est la véritable histoire de son amour.

Vers adressés, en juin 1843, à une amie d'enfance, à la veille d'un départ pour un long voyage.

Depuis trois mois nul ne connaît mon gîte;
J'ai par les champs cherché la liberté;
Le sort jaloux m'a pour suivi bien vite;
Mais, malgré lui, j'ai gardé ma fierté.

l'aumônier de l'hôpital, après avoir fait l'office des morts, a pourvu à l'enterrement.

A demain nos réflexions; ce fait et beaucoup d'autres, qui sont à notre parfaite connaissance, nous fournissent des armes trop sûres contre M. Pichon, pour que nous n'en profitions pas.

A. DELACOUR.

On nous communique l'extrait suivant, d'une lettre de Rio-Janeiro.

Rio, 19 juin.

Le brick de guerre, le Dupetit-Thouars est entré avant-hier dans notre port, et ne tardera pas à aller se joindre à la division française de la Plata.

Le chef politique et de police du département, d'accord avec l'autorité supérieure, ordonne:

Art. 1^{er}. Le courtage de passeports est absolument prohibé.

Art. 2. Ceux des intéressés, de qui les demandes ont été expédiées par le gouvernement, doivent se présenter eux-mêmes au bureau de police.

Art. 3. L'officier du bureau des passeports, dès qu'on lui présentera la demande, devra aussitôt solliciter l'expédition du chef, et, l'ayant obtenue, la remettra à l'intéressé, pour qu'à l'instant il aille avec elle payer au bureau du receveur le prix du passeport, après quoi elle lui sera remise, pour retourner la faire remplir au bureau respectif, suivant le mode établi.

Dans mon malheur je n'imploré personne;
De son orgueil mon cœur subit la loi;
O Léonie, ame admirable et fière,
Souvenez-vous de moi!

II.

L'amour n'est rien qu'une courte folie;
Le temps railleur respecte l'amitié;
A sa prêtresse il sied d'être joie;
La grâce est sœur de la sainte pitié.
Tendez de cœur une main fraternelle
A l'exilé dont chancelle la foi;
La charité rend la femme plus belle.
Souvenez-vous de moi!

III.

Que ma douleur de vos douces papiers
Fasse tomber des pleurs silencieux;
Dites tout bas mon nom dans vos prières;
La voix du cœur sait le chemin des cœurs.

Art. 4. Outre les désignations correspondantes, le receveur indiquera, sur le passeport, le prix qui aura été payé, et le caissier certifiera à la suite comme ayant intervenu.

Art. 5. Au bureau des passeports, le signallement du porteur sera exactement indiqué, ainsi que les signes particuliers, et la signature en son lieu indiqué, si le porteur sait signer.

Art. 6. Le chef du bureau des passeports, devra envoyer tous les jours à l'heure de terminer l'expédition, une liste de tous ceux qu'il aura expédiés aux journaux qui devront la publier le jour suivant. Cette liste doit indiquer le prix que les porteurs auront payé pour chaque passeport.

Art. 7. Le receveur enverra toutes les 24 heures, au chef de police, un état des recettes de ce bureau.

Art. 8. Aucun employé de la police ne pourra s'occuper à rédiger, ni solliciter ou faire les démarches pour ceux qui demandent des passeports.

Art. 9. Qu'on le fasse savoir à l'ordre du jour, et qu'il soit publié pendant trois jours.

Montevideo, le 1^{er} juillet 1843.

ANDRÉS LAMAR.

NOUVELLES DU SOIR.

— Ces jours derniers, il y a eu 8 passés de camp de l'ennemi, parmi eux, l'officier D. N. Molins. Les Orizontaux abandonnent les rangs des envahisseurs; la plupart de ceux qui sont restés, ont été mis dans l'infanterie.

— La cavalerie ennemie a fait un mouvement sur la cañilla de Pereira. C'est sans doute la conséquence d'une manœuvre de l'armée nationale.

Votre candeur ne prend pas pour devise:
« Heureux celui qui ne songe qu'à soi! »
On souffre tant, lorsque le cœur se brise!
Souvenez-vous de moi!

IV.

Sur votre front quand la mélancolie
Viendra poser son doigt mystérieux;
Lisez ces vers, passifs et recueillis,
Avec votre ame, et non avec vos yeux!
Peut-être alors mon ombre déceüe
Vous sourira, sans vous causer d'effroi;
En la voyant vous serez consolée.
Souvenez-vous de moi!

V.

Bientôt sans doute, ame d'un gai ménage,
Soez charmant d'un mari bien aimé,
Du bonheur vrai vous trouverez l'image
Dans le retour d'un calme acceptant.
Quand vous rirez à la gaieté naïve
D'un bel enfant, heureux sans être roi.

— Au Brésil, D. Paulino José Soares de Sousa a été nommé ministre-secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

FRANCE.

La sentinelle donne des détails remplis d'intérêt sur les faits d'armes mentionnés dans les dernières correspondances d'Afrique :

« Nous avons à présenter encore à l'admiration de l'armée, dit ce journal, un de ces traits de courage individuel dont la guerre d'Afrique a déjà offert tant de beaux exemples.

Le 21 mars, le colonel du général Gentil, qui depuis plusieurs jours bivouaquait sur la rive droite du Chéliff, fit une marche de nuit dans les montagnes occupées par les Beny Zarrouh. Elle arriva de grand matin sur un plateau où se trouvaient plusieurs habitations, construites en pierre, et dominées par un marabout à double enceinte et entourées de murailles crénelées. La première habitation n'opposa que fort peu de résistance, parce que ce n'était pas le point central des forces de l'ennemi; mais, à quarante pas plus loin, était le marabout, fortifiée renfermant environ 1.200 Arabes, hommes et femmes, armés de fusils, de pistolets, de pierres, et qui paraissaient résolus à défendre à outrance leur marabout.

Le 32^e de ligne formait ce jour-là l'avant-garde. Le colonel Carzignac envoya deux compagnies de grenadiers pour commencer l'attaque. Bientôt la fusillade s'engagea, mais celle des Arabes qui tiraient à couvert de nos balles, étant la seule meurtrière, le général Gentil ordonna d'enlever le marabout d'assaut. Le capitaine Hardouin, commandant la première compagnie de grenadiers, donna aussitôt l'exemple à ses soldats, en s'élançant à leur tête le sabre à la main. Arrivé le premier au pied du marabout, il se fit aider pour gravir la muraille, et sauta dans l'enceinte, suivi de son sergent-major, le brave Andrieux, et de quelques grenadiers, qui tous eurent ou blessés grièvement à ses côtés. Les balles commençaient à tomber sur le capitaine Hardouin; elles le respectèrent. Il en reçut trois dans son manteau, sans être atteint.

Animé par l'exemple de leur digne chef, les grenadiers, qui étaient restés au pied du marabout, croisèrent leurs fusils avec ceux des Arabes, par les ouvertures des créneaux, ou franchirent le mur qui les séparait de l'ennemi. En moins de vingt minutes, ce poste est emporté. Deux cents Arabes tués dans le marabout, sept ou huit cents prisonniers et 5.000 têtes de bétail tombées dans nos mains; tels sont les résultats de cette brillante

affaire, qui serait digne de figurer parmi les plus belles actions d'éclat qui illustrèrent les grands jours de la République et de l'Empire.

« On nous assure que le général Gentil s'est empressé de proposer l'intrépide capitaine Hardouin pour la croix des braves. »

Commerce, 27 avril 1843.

Havre 30 avril 1842.

INCENDIE DE LA SALLE DE SPECTACLE DU HAVRE.

Hier vers une heure et demie du matin, on entendit une violente explosion partir de l'intérieur de la salle de spectacle; aussitôt il se dégaga des combles une fumée noire et épaisse bientôt suivie d'étincelles et de flammes; c'était le commencement d'un incendie contre lequel tout secours humain devait être impuissant. Les cris au feu, le bruit de la générale, battu dans tous les quartiers, le son lugubre du tocsin ne tardèrent pas à exciter le zèle et l'empressement des pompiers, de la garnison, des marins qui accoururent sur le théâtre du sinistre. Les flammes commencent à se faire une issue par les nombreuses croisées supérieures du bâtiment et en moins d'une demi-heure l'incendie avait acquis une si effroyable intensité qu'il fallut songer à en préserver les maisons du voisinage, surtout celles du côté nord de la rue Cornaille, contre lesquelles les pompes furent dirigées avec habileté. Quelques fenêtres de la maison formant l'angle de la place et de cette rue, frappées vivement par les flammes qui la direction du vent y projetait prirent feu; mais on ne tarda pas à l'éteindre.

Les secours arrivaient de toutes parts, les équipages du *Rodeur*, du *Napoléon*, de l'*Expédition* et une foule de citoyens formèrent la chaîne dès que les pompes purent être mises en jeu, ce qui ne se fit pas sans quelques retards inévitables en présence d'un si grand désastre; l'incendie faisait à chaque instant d'effrayants et rapides progrès; à chaque minute une partie du toit s'élevait avec fracas sur le plancher du théâtre et en faisait jaillir des flammes en si grande abondance qu'elles retombaient au loin en pluie de feu. Les navires amarrés à l'ouest du bassin du Commerce, étant mis en péril par les éruptions de ce volcan, force fut pour éviter de plus grands malheurs de les refouler au fond du bassin. Si rapide était la projection des matières enflammées qu'elles atteignaient jusqu'à la rue d'Orléans, et le magasin public, immense dépôt de marchandises qui grâce à une active vigilance fut préservé de tout dommage.

Pendant, une scène plus effroyable se passait au sommet de la façade, à l'une des fenêtres des appartements de la direction. M. Fortier, le directeur, apparut tout à coup et se tint dans une position qui lui permit d'échanger quelques mots avec les spectateurs qui se trouvaient près des grilles, et dont l'anxiété était inexplicable. — J'ai toute ma présence d'esprit, leur cria-t-il, vous trouverez à telle place les clés du magasin de décor, où sont de longues échelles; si elles ne suffisent pas, prenez les décorations de la Méduse; mais la fumée me gagne, je vais me précipiter!!! — N'en faites rien, lui dit-on, on va vous secourir! Et la fumée le gagnait toujours; n'y tenant plus, il se précipita de la croisée, élevé de plus d'un quatrième étage, sur le pavé nu. Sept ou huit personnes au

me regardez comme un imbécille, qu'on amuse avec quelques mots, ma conduite jusqu'ici a pu vous donner raison; mais votre aveu, aveu que votre loyauté me doit, coupera court à tout cela.

Si vous m'aimez, j'ai le droit de désirer que, si vous ne me marquez pas de préférence (il y avait des passagers à bord de navire, où se trouvait mon ami) vous n'en marquez pas du moins à d'autres qu'à moi; — Si vous ne m'aimez pas, dites-le, et ma tendre affection, quoique repoussée, comprendra votre franchise, sans la condamner.

Mais, au nom du ciel, parlez sans arrière-pensée; la sincérité et la force de ma passion méritent que vous agissiez ainsi.

2^e LETTRE.

29 Août 1842.

J'ignore, mademoiselle, à quel prix vous avez obtenu d'une autre part que la mienne une réconciliation que je désirais pour le bien de tous (il y avait eu sans doute une querelle à bord.) J'aime à croire que les promesses que vous m'avez faites ne sont en rien altérées par d'autres concessions: il serait trop douloureux pour moi d'en douter un seul instant; et, si j'en crois vos paroles intimes appuyées de vos doux regards, le doute sur ce point, venant de moi, serait une injure pour vous.

La plénitude de ma passion est donc toujours la même; mon amour est immuable.

Hier, quand vous êtes montée sur le pont, vous m'a-

plus assistaient à cette scène; elles ne pouvaient pas à faire apporter des matelas, qui auraient pu amortir une chute quelles faisaient tous leur efforts pour empêcher, en répétant: attendez, attendez, du sang froid, vous allez être bientôt secouru. Dans cette horrible chute, le frolement de l'épaule du sieur Charles, garçon du café de Franco... Presqu'au même instant tomba près de lui, quelques personnes disent sur lui, une femme, c'était sa servante qui, plus heureuse, fut relevée sans fracture, et portée chez elle, rue des Pincettes. Quant au malheureux directeur, il expira sur le champ et son corps fut transporté au café des Arcades. Il était blessé au pied; mais au pied seulement. Aussitôt que le concierge du théâtre avait eu connaissance de l'incendie, il avait couru en toute hâte chez le directeur pour lui dire: Le feu est dans la salle, vous n'avez que le temps de vous sauver; mais ne put arriver jusqu'à lui, il descendit, fit une chute, se releva et eut le bonheur d'échapper au péril. M. Fortier, éveillé par l'odeur de la fumée, était sorti de sa chambre pour monter à celle de sa servante, qui était près de l'horloge et qu'il trouva debout, prête à décrocher et dans un état de perplexité extrême, il la rassura, prit, dans son secrétaire une somme d'argent, un portefeuille et un écriin, qu'on a retrouvés sur lui, et perdit un temps précieux; enfermé dans son salon, lui et la servante qui a de si curieux détails; la fumée devint si intense qu'il n'y eut plus moyen de gagner la porte. Ce fut alors que cette femme lui dit: Mourir brûlé! c'est affreux! Il vaut mieux se jeter par la croisée! — Vous avez raison, dit M. Fortier! Mais cette pauvre femme eut raison pour elle seule: cette chute lui fut fatale, à lui, ainsi que nous venons de le rapporter. Dans le café des Arcades, M. Fortier fut transporté dans une maison de la rue de la Comédie, où il resta quelques heures; puis, sur la demande de M. Lallemand père, son oncle, on le porta à son domicile, rue des Galvans. Son visage était pâle, mais ses traits n'avaient subi aucune altération.

A Paris, à Marseille et dans presque dans toutes les grandes villes de France, les dépôts de pompes à incendie sont pourvus de longues échelles doubles sur roulettes, au moyen desquelles on peut atteindre aux étages supérieurs des maisons les plus élevées, et éviter, en pareille occurrence, les personnes qu'elles renferment; ils sont encore munis de grappins à cordage qui, projetés sur les fenêtres, s'y accrochent et facilitent les évacuations. Ici, rien de tout cela, et pourtant, quels services rendraient de si utiles et si peu dispendieuses machines!

La perte de ce monument public est certes un grand dommage pour la ville; mais il en est un bien plus regrettable, c'est la mort tragique du directeur. M. Fortier était dans sa spécialité un homme d'une grande capacité et d'une énergie proverbiale; il entendait admirablement les affaires d'un théâtre, il avait fait ses preuves et nul mieux que lui ne convenait à notre ville; équitable à la fois et rigoureusement ponctuel, sa sévérité trouvait une excuse dans la nécessité de tirer le meilleur parti possible des éléments qui composent l'ensemble d'une troupe. Dans les circonstances fâcheuses au milieu desquelles il s'est trouvé après la déconfiture de M. Muta, il se saisit avec empressement l'occasion d'être utile à quelques uns des artistes sur lesquels pesaient plus particulièrement les conséquences de cette gestion désastreuse de son prédécesseur. Il n'était directeur qu'à la scène, des qu'il l'avait quittée on retrouvait l'homme affable, le bon camarade

vieux promis de redescendre pour me consoler; je vous ai attendue bien long-temps, mais vous n'êtes pas venue; vous ne savez pas le mal que vous m'avez fait, et, si j'avais été seul, je crois que je serais mort, car mon cœur me quittait avec mon sang. Ce n'est pas la non phrase banale. A...., quand donc vous prouverai-je la force et la sincérité de mon respectueux amour et de mon inaltérable affection? Bientôt: nous devons y compter, mais toujours trop tard à mon gré.

Je vous écris sur un chiffon: Qu'importe! Il vient de vous. Je n'ai pas besoin de recommander mon griffonnage à votre indulgence.

3^eme LETTRE.

30 Août 1842.

Esquisser l'étude d'un cœur que vous connaissez, c'est, je crois, vous être agréable, et je me laisse doucement aller au penchant qui m'entraîne à tout dire à mon amie. Le moment est venu maintenant de déchirer les premières lettres que je vous ai données: la forme n'est rien sans l'idée, et l'idée n'existe pas. Ce doit être pour vous une chose singulière et curieuse que la comparaison des premières pensées que je vous ai communiquées, avec celles que vous lisez maintenant. Lisez celles-ci, A...., avec l'instinct secret de votre douce intelligence, avec cette seconde vue, cette sympathie involontaire et calme, cette sainte tranquillité des sentiments compris.

Je suis simplement tout à vous, avec confiance, avec sécurité, avec bonheur. L'inquiète agitation de mes pre-

Gardez pourtant dans votre âme attentive

Un souvenir pour moi!

VI.

Un jour peut-être, alors que viendra l'heure

Où le soleil me semblera plus doux,

À ce seuil sacré de votre humble demeure

Je frapperai, pour m'enquérir de vous.

Vous m'ouvrirez la porte hospitalière,

Et, le cœur plein d'un ineffable émoi,

Je vous dirai: " ma sœur, c'est votre frère;

— Vous souvient-il de moi?

HISTOIRE D'UNE PASSION PAR CORRESPONDANCE.

Mon ami, pendant le voyage dont j'ai parlé plus haut, avait été très assidu auprès de Mlle A.... ses sentiments se manifestèrent d'abord en paroles; il se lança plus tard dans les écritures. — La scène se passe sur l'Océan.

1^{re} LETTRE.

24 Août 1842.

Souvent il m'est arrivé d'être regardé comme un imprudent, jamais comme un naïf; j'ignore si vous avez voulu me guérir du premier défaut dont je parle, ou si la seconde qualité m'appartient de droit.

Pour trancher net la question, je m'explique aujourd'hui franchement avec vous: si vous croyez, en éparpillant autour de vous des semblants d'amour, me rendre plus circonspect, grande est votre erreur, car tout me rend jaloux, et la jalouse tue la circonspection: si vous

n'était de plus un comédien intelligent, qui se faisait toujours et justement applaudir dans son emploi de premier rôle et que le public savait apprécier à sa valeur; c'était un ami sûr, serviable, possédant le secret de ne compromettre jamais la dignité naturelle de son caractère, par ces basses menées et ces sourdes intrigues qui semblent être la vie de quelques personnes lancées dans la carrière théâtrale.

NOUVELLES DIVERSES.

TREMBLEMENT DE TERRE EN HOLLANDE.

Le *Journal de la Haye* nous apporte quelques détails sur le tremblement de terre que nous avons mentionné hier et qui a un moment alarmé les habitants de plusieurs villes de Hollande.

Nous lisons dans cette feuille :

« Les journaux de nos provinces qui nous parviennent ce matin nous donnent des détails sur le tremblement de terre qui a été ressenti chez nous, dans plusieurs endroits, le 6 de ce mois, à la pointe du jour.

« A Bois-le-Duc, à 6 heures moins un quart, par un temps très calme, on entendit tout-à-coup un bruissement de mauvais augure; on eût dit d'un ouragan, une espèce de sifflement ou de grondement souterrain, suivi de quelques secousses qui ébranlaient les maisons. Presque tous les habitants de la ville furent réveillés en sursaut et furent balancés dans leurs lits; d'autres qui s'étaient levés, sentirent le sol trembler sous leurs pieds. Ça et là l'on vit tomber des tablettes de cheminées, les objets qui s'y trouvaient placés. Ailleurs les sonnettes des maisons furent mises en mouvement. Dans une église, les bancs remuèrent et la barrière d'une balustrade s'ouvrit et se referma sans que personne y eût touché.

« On n'a pas eu de malheurs à déplorer. Les secousses n'ont été ni nombreuses ni violentes; elles peuvent avoir duré tout au plus une demi-minute.

« Plusieurs habitants de Bois-le-Duc prétendent avoir senti ces secousses deux fois dans la même nuit; les uns, de minuit à minuit et demi et les autres entre trois heures et demie et quatre heures.

« Ces secousses ont aussi été ressenties dans plusieurs autres localités du Brabant-Septentrional: à Grave, Hummel, Heusden, Bre-la, Tilbourg, Eindhoven, Veghel et ailleurs, les habitants ont été réveillés en sursaut par ces secousses qui semblent avoir été plus fortes dans un endroit que dans l'autre, sans toutefois occasionner des malheurs.

« Pendant la même nuit, on a entendu le roulement du tonnerre et l'on a vu des éclairs déchirer le firmament.

« A Veghel, vers quatre heures du matin, on a éprouvé une secousse assez forte mais de peu de durée, et qui s'est

terminée sans avoir causé de malheurs. Mon ciel était bleu, les nuages étaient blancs, pleins de rumeurs sourdes et inintelligibles, d'émanations enivrantes et confuses; maintenant tout est par, plein d'harmonies religieuses et magnifiques, imprégné de parfums odorants qu'on devine et qu'on aime.

A qui dois-je tout cela? Vous le savez; je suis heureux de vous le devoir, et je vous remercie d'avoir la bonté de me le dire. Bonne, simple, aimable et généreuse, vous m'abritez de votre indulgence, et vous enveloppez mon âme de votre affection, comme une mère son enfant. Oui, pour moi, vous êtes une mère, une sœur, une mère, et tout. Laissez donc planer sur moi la sérénité gracieuse de cette figure, où tout en vous vous êtes peinte, aimez moi, ne me plaignez pas; soyez joyeuse de toutes mes joies, sans être triste de mes douleurs. Ne me regardez pas, quand je pleure; mes larmes sont amères, corrosives, brûlantes; mais ils sont ceux qui ne m'importent pas.

Voilà donc mon cœur ouvert devant vous comme un livre; permettez-moi d'en tourner de temps à autre quelques feuillets pour les faire passer sous vos yeux. Cette lecture vous plaira, je le sais; et vous me direz merci pour cela, comme je vous le dis, à vous, pour tant de bontés et de soins précieuses, saintes et belles.

(La suite au prochain numéro.)

Pour copie conforme:
A. DELACOUR.

répétée un quart d'heure après, avec moins de violence. Mais à cinq heures et demie, une épouvantable secousse a rempli de terreur les habitants qui se sont sauvés dans les rues, s'attendant à tout moment à être ensevelis sous les ruines de leurs maisons. Cette secousse, qui a duré environ 15 secondes et dont l'oscillation était du sud-ouest au nord-est, a été si violente que toutes les maisons craquaient et étaient tellement ébranlées que les sonnettes tintèrent, que plusieurs cheminées s'écroulèrent, que des murs se lézardèrent, que des porcelaines et les ornements de buffets et de cheminées furent brisés; enfin, les canaux et même les eaux stagnantes furent tellement agitées que, une demi-heure après la secousse, leur surface était encore couverte d'écume. Les débris de la cheminée de la maison de M. Van den Ham ont été lancés à neuf aunes (mètres) de distance. Dans quelques étables de cultivateurs, le bétail poussait des beuglements plaintifs et, dans plusieurs écuries, les chevaux ont brisé leurs liens avec de violents efforts. Cependant, il faisait le plus beau temps du monde, et l'air était d'une douceur printanière.

« A Eindhoven, on a senti vers une heure et demie une secousse qui a fait trembler toutes les maisons de la ville et qui a duré environ une demi-minute. Les habitants ont été réveillés en sursaut et plusieurs objets sont tombés et se sont brisés en éclats. Cette secousse a été ressentie aussi dans la campagne environnante.

« A Hilvarenbeek, le tremblement de terre a eu lieu à la même heure avec beaucoup de violence; il était accompagné d'un bruit souterrain et il a duré de 2 à 3 minutes. Les plus lourds meubles en ont été ébranlés et la plupart des habitants en ont éprouvé des vertiges. Le mouvement s'est fait sentir du nord-ouest au sud-est.

« En Zélande, il y a eu une première secousse vers deux heures du matin; elle n'était que légère; mais à cinq heures et demie, elle fut suivie d'une secousse bien plus violente, qui dura quelques secondes et qui ébranla les cloches, dont on entendit au loin le lugubre tintement. La direction de l'oscillation semblait être de l'est à l'ouest.

« A Uden, les cloches ont également tinté, et quelques habitants qui se trouvaient dans l'église se sont sauvés au dehors, craignant de la voir croquer sur leurs têtes. Toutes les maisons tremblaient, et plusieurs personnes ont éprouvé dans leur lit un balancement qui semblait au langage d'un navire battu par la tempête.

« On a également senti ce tremblement de terre dans plusieurs localités de la Hollande-Méridionale.

« A Gureum, il y a eu une secousse assez forte à six heures moins un quart. Le mouvement allait du sud-est au nord-ouest. Dans une des écoles de la ville, les volets des fenêtres et un long tuyau de poêle ont été secoués et les planches des classes ont été, pendant assez longtemps, comme des balanciers d'horloge. Les maisons craquaient, les rideaux de lit étaient agités et même dans plusieurs maisons les verrous des portes ont sauté. Il n'y avait presque pas de vent et cependant la rivière était boueuse. Les mêmes phénomènes ont été signalés à Woudrichem et à Heusden.

« Dans le Limbourg et entre autres à Maestrich, on a senti quelques légères secousses, vers quatre heures et demie du matin, mais les journaux de cette province ne nous donnent pas d'autres détails.

— Le *Moniteur de l'Armée* publie la correspondance inédite de Napoléon avec le commandant en chef de son artillerie, pendant la dernière partie de la campagne de 1800 et pendant celle de 1812, et met ainsi le pays l'armée et spécialement l'artillerie à même de profiter soit des enseignements historiques, soit des enseignements stratégiques que contient cette correspondance.

Ces lettres, dont l'authenticité ne sera mise en doute par personne, furent écrites au général comte de La Riboussière, qui les laissa en mourant à son fils.

M. le comte de La Riboussière a pris la résolution tout honorable de mettre au jour ces lettres, au nombre de plus de soixante, qui jusqu'ici semblaient n'être qu'une richesse de famille.

Quelques aperçus généraux puisés dans ces documents précieux, et une appréciation du rôle nouveau, sous un rapport, que l'artillerie joua dans la bataille de Wagram, et qu'elle continua de jouer dans les grandes affaires, servent d'introduction à ces lettres dont les militaires surtout sentiront l'intérêt et l'importance. (Commerce.)

— Les journaux ont reproduit, d'après l'*Echo de Valenciennes*, un article nécrologie sur Alexandrine Rose Barreau, de Simons (Tarn), décédée le 24 janvier, aux Invalides, des d'Avignon, où elle avait été admise à titre d'ancien grenadier de l'armée des Pyrénées-Occidentales. Les états de service de Rose Barreau mentionnent de brillants faits d'armes. Au siège d'Alloqui, notamment, en 1795, elle se fit remarquer par l'exaltation de son courage. Son frère et son mari avaient été blessés à côté d'elle, le premier mortellement. Tout entier au sentiment de la vengeance, elle s'élança la première dans les retranchements, et ce ne fut qu'après avoir brûlé ses dix-neuf cartouches, fenda la tête à un Espagnol, d'un coup de sabre, et épouva le giborne de cet ennemi renversé, qu'elle revint soigner son mari Layrac.

Depuis la paix, Rose Barreau vivait tranquillement avec son mari dans le département de l'Hérault. Les deux époux touchaient leur pension de retraite. Le mari en avait même deux: l'une comme ancien soldat blessé, l'autre comme vétérans de l'armée d'Alexandrie. En 1832, ils avaient deux enfants au service; le troisième et dernier allait y entrer. L'âge était venu, qui rendait le travail pénible et les soins d'autrui nécessaires. Layrac pensa à demander sa admission aux Invalides. Accompagné de sa femme, il se rendit auprès du sous-intendant militaire chargé des pensions, à Montpellier. Frappé d'admiration à la lecture des deux merveilleuses pages historiques de leurs services, celui-ci conçut l'espoir que les deux époux grenadiers pourraient habiter ensemble le noble asile réservé aux braves; il serait trop cruel de déshonorer à la fin de leur carrière ceux qui les périls mérités de champ de bataille n'avaient pas un instant séparés. Puisque Rose Barreau avait figuré sur les contrôles comme grenadier, puisqu'elle avait des états de services, une pension militaire, en un mot, puisqu'elle avait été jusqu'à traitée comme militaire, pourquoi l'assimilation ne continuerait-elle pas jusqu'au bout? D'ailleurs, à 60 ans, Rose Barreau n'avait plus de sexe, et nul inconvenient ne pouvait résulter de son séjour parmi les Invalides.

Les deux époux, auxquels le sous-intendant fait part de son idée, travaillèrent de joie; mais ils n'osent espérer la réalisation d'un aussi grand bonheur. Le général commandant le département accueille avec le sourire de l'incredulité les premières ouvertures du sous-intendant; néanmoins, si celui-ci veut prendre la responsabilité de la proposition, il promet de l'appuyer. La demande, étayée des considérations qui devaient la faire accueillir, partit pour Paris, et quelques jours après une décision favorable du ministre de la guerre vint combler de joie le couple guerrier.

C'est au maréchal Soult qu'est dû cet acte de haute et bienveillante justice. Nous nommerions aussi l'habile fonctionnaire qui en eut le premier l'idée, et qui provoqua cette mesure fondée à-la-fois sur la raison et l'humanité, mais que, en l'absence de précédents, beaucoup d'autres peut-être n'auraient point eu la généreuse pensée de solliciter. C'est M. Bureau qui durant près de quarante années consacrées à une laborieuse carrière militaire et administrative, a constamment joui de la haute considération de l'armée et de ses chefs, et qui, aujourd'hui, dans sa position prématurée de retraite, consacre tous ses loisirs et l'expérience acquise dans une longue pratique, à aider le général Prével dans les importants travaux de législation militaire qui ont déjà porté si haut le nom de cet habile officier-général.

Rose Barreau a vécu dix ans au milieu de ces vieux braves dont elle avait partagé les périls et la gloire. M. le général commandant a témoigné l'estime particulière qu'il faisait de cette héroïne en la faisant accompagner à sa dernière demeure par un double détachement de ses vieux camarades.

(La Phalange.)

AVIS DIVERS

Dans l'intérêt général, CHESNEAU, marchand tailleur, rue de la 25-Mai n. 199, prie toutes les honorables gens, et le commerce en particulier, de vouloir bien prendre connaissance de l'article suivant: ils connaîtront des lors ce qu'ils ont à attendre des numéros BAU, RIN et ANCESSY, dans le cas où ils auraient quelques rapports d'intérêts avec eux.

Je m'étais proposé de ne parler de Baurin et d'Ancessy, qu'après la liquidation de la société; mais, puisque ces individus continuent à me voler journellement, je ne puis attendre plus longtemps.

J'ai déjà fait savoir par la voie des journaux que leur conduite chez moi leur aurait au moins valu dix années de détention, en Europe. Loin de m'attaquer en réparation, ce que je les défie encore de faire aujourd'hui pour le présent article, ils se sont contentés de repr-

de dire que je ne suis que des balourdies, et ils ont eu l'effroyable effronterie de dire que je mentais, quand eux-mêmes ont reconnu et signé tous les faits que j'ai avancés contre eux jusqu'à ce jour, et que j'avance aujourd'hui. Oseront-ils encore dire que je mens?

D'après leur dernier écrit, beaucoup de personnes honnêtes, surprises sans doute par leur langue dorée, leur hypocrisie de Tartuffes ont pu être un instant trompées sur leur compte; mais, lorsqu'elles sauront que, malgré toutes mes précautions, je n'ai, depuis cinq mois, obtenu l'adresse que des clients qui se trouvent dans l'impossibilité de payer, et qu'ils conservent les autres pour encaisser à leur profit les sommes qui me sont dues, comme ils ont toujours fait avant, pendant et après la dissolution de la société, elles rejeteront avec mépris tout ce que de semblables individus pourraient alléguer contre moi.

Le petit nombre de mes débiteurs, que j'ai eu l'occasion de voir, m'ont tous déclaré qu'ils avaient payé Baurin et Ancessy. Ces sommes reçues par eux, jointes à celles qu'ils n'ont pas portées sur les livres comme étant dues à la maison, et à ce qu'ils ont pris d'autorité, forment ensemble la somme de 2361 piastres. Nul doute que, lorsque j'aurai vu tous mes débiteurs, le déficit sera plus que double. Ajoutez à cette somme tous les mauvais placements qu'ils m'ont faits pour compte de l'établissement, desquels ils sont repondants, comme aussi le discredit qu'ils m'ont causé auprès de mes clients, tous ces préjudices réunis peuvent s'élever, au minimum, à 8,000 piastres. Cette somme, quoique considérable, perdrait pour moi de son importance, si les temps étaient meilleurs, mais, comme il en est malheureusement autrement, je me vois dès lors dans l'impossibilité de jamais réparer les pertes que m'ont causées ces malheureux infâmes.

Des aujourd'hui je vais les poursuivre par-devant le tribunal de commerce, afin de savoir si, parce que j'ai eu la faiblesse de m'associer Baurin et Ancessy, ils ont le droit de me voler aussi cruellement et d'une manière aussi scandaleuse.

L'un de ces deux francs mauvais sujets, à son arrivée ici, a été domestique chez M. Capdehourat, puis pion, chez M. Richelet, ensuite chez moi, aux gages de 30 piastres par mois. L'autre, en arrivant de France, devait son passage, et est entré chez moi avec la même solde que le premier; tous deux, après avoir prodigué l'argent pour leurs menus plaisirs, en sont sortis avec des malles pleines.

C'est ainsi que, avec ce qu'ils m'ont volé, ils font les hommes importants; et qu'ils se sont constitués négociants; l'un deux, par reconnaissance, se promet même de m'assembler.

Tout ce que j'avance ici est à la connaissance du public; aussi ai-je l'espoir que, me voyant aussi vivement blessé dans mes intérêts, il ne me blâmera point d'avoir fait retentir mes plaintes par la voie de la presse, surtout lorsque je le fais dans l'intérêt général.

CHESNEAU.

Montevideo, 24 juin 1843.

AVIS.

Le public, ou du moins sa majorité, ne connaissant nos affaires que par les publications calomnieuses du sieur Chesneau, a pu concevoir une fâcheuse opinion de notre probité.

Ces infâmes et vils écrits portent le véritable cachet de la classe réprouvée à laquelle il appartient, et, comme nous tenons à nous montrer toujours dignes de l'estime générale, nous dirons que notre conduite dans cette affaire a toujours été approuvée, soit par notre conscience, soit par l'opinion de ceux qui en ont été témoins. Comment comprendra-t-on qu'un CHESNEAU, qui s'est échappé de France pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, ait l'audace de venir ici s'étaler en homme de probité? Aurait-il donc oublié ses lettres écrites de Pauillac à M. Ancessy, sous les dates du 17 et 19 septembre 1837, lettres qui l'accusent aujourd'hui, et dans lesquelles il supplie instamment ce dernier de vouloir bien garder le secret de sa fuite jusqu'au retour de R. de Pauillac et de répondre aux personnes qui viendront demander après lui, qu'il n'est absent que pour une quinzaine.

Ne voulant pas fatiguer l'attention complaisante du public, nous attendrons pour notre réparation l'appel à la justice qu'il nous promet aujourd'hui; s'il manque à sa promesse, nous la tiendrons pour lui.

NOTA. La perte de 8,000 piastres, si adroitement fabriquées et si hautement déplorées par le sieur Chesneau ne doit être considérée PAR LE COMMERCE que comme un moyen fort adroit de sa part pour refuser à ses débiteurs de Montevideo, le paiement de leurs créances. Montevideo, le 27 juin 1843.

BAURIN et ANCESSY.

Changement de domicile.

La lithographie de l'Etat, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras à celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter à ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en tout ce qui concerne cette profession; soins, promptitude et prix modérés.

Changement de domicile.

Madame Mortot, accoucheuse vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

Se alquila un cuarto de alto, con muebles ó sin ellos para hombre solo, con ventana en la calle del 25 de Mayo; en esta imprenta del Patriota frances durán razon.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la Marsillaise, le Chant du Départ, le Veillon au salut de l'Empire et la Parisienne.

Une nourrice française dont le lait n'a que quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle, s'adresser à côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pasteria.

CHIEN PERDU.

Un chien de six mois, poil long et blanc, oreilles rouges, le dessous du cou rasé. La personne qui le ramènera, rue du Cerrito n. 152 ou qui pourra donner connaissance de la personne qui le retient, recevra une bonne récompense.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

AVIS.

On demande un gargon de café. S'adresser au café Labastido au Moello.

La lithographie de monsieur Giolis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison. En attendant que lui monsieur Giolis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, reprendre les rênes de la maison. Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domorguis Coste aîné, maison Lavalloja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lemoine, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Geres, rue de Buenos Ayres n. 158.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.